

Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **34 (1940)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

Bulletin de l'Institut historique belge de Rome, fasc. XIX (1938) et XX (1939), 454 et 363 pages. Bruxelles et Rome. Le fascicule : 80 fr.

Deux travaux, parus dans la 2^e de ces livraisons, ont une portée plus que locale pour l'histoire ecclésiastique. M. Joseph Vergote étudie chez les anciens et dans les textes chrétiens les principaux modes de supplices (p. 141-163). Les auteurs classiques, fait-il remarquer, sont, sur ce sujet, d'un laconisme déconcertant, à cause d'abord de la familiarité de leurs contemporains avec les procédés de torture, mais aussi en vertu d'un principe esthétique qui abhorrait toute peinture de la souffrance physique. Il existe des ouvrages qui se complaisent, au contraire, dans la description des peines les plus atroces. Les premiers auteurs chrétiens, utilisant vraisemblablement les procès-verbaux officiels des interrogatoires et des supplices infligés à leurs frères, nous en ont laissé souvent le récit détaillé ; malheureusement, ces mêmes actes judiciaires ont inspiré également nombre de descriptions anonymes, dans lesquelles la fantaisie et la légende sont entrées pour une large part. Les persécuteurs de l'empire romain ont infligé en général aux martyrs la procédure pénale ordinaire. On peut le démontrer en particulier pour l'Égypte, tandis que les actes de martyrs persans nous mettent en présence de supplices d'un genre assez différent. L'auteur, au moyen de nombreuses références antiques, soit latines soit grecques, comparées avec les textes chrétiens, précise nos connaissances quant aux principaux modes de supplice. Il les réduit à cinq : l'écartèlement des membres au moyen de l'*eculeus* ou du chevalet et de la roue, la laceration, la brûlure, la flagellation et enfin le *nervus*, c'est-à-dire les différentes méthodes usitées pour condamner l'accusé à l'immobilité dans sa prison. M. Vergote ne prétend aucunement épuiser le sujet ; il n'a visé qu'à fournir les cadres dans lesquels pourront s'intégrer les cas déjà connus et ceux qu'on pourra découvrir encore. — M. Gérard Garitte (p. 165-170) pense avoir retrouvé dans un manuscrit du Vatican (Vat. grec 1579) un fragment dû à saint Antoine du désert. Il s'agirait d'un passage extrait d'une traduction grecque d'*Admonitiones* rédigées par les disciples de l'ermite. Il serait faux dès lors de prétendre que ce dernier était sans culture et ne savait pas écrire ; notamment le recueil de lettres parvenues jusqu'à nous par des voies diverses offrirait de sérieuses garanties d'authenticité. — Signalons enfin, dans les deux livraisons (p. 357-406 de la première et p. 289-332 de la seconde), deux longs bulletins de M. Lucien de Bruyne, professeur à l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne à Rome, résumant les nombreux travaux ou articles de revues parus, presque tous en langue italienne, au cours des années 1936 à 1938 et se rapportant plus ou moins directement à l'archéologie chrétienne.

L. Wæber.

L. Quaglia. Saint Bernard de Montjou, 1939, 64 pages. Grand-Saint-Bernard.

Le chanoine Quaglia a voulu écrire une courte biographie du fondateur de la maison religieuse à laquelle il appartient et dont il est l'archiviste : la prévôté des Saints Nicolas et Bernard de Montjou.

Bernard — que l'on n'a appelé Bernard de Menthon qu'à partir du XV^e siècle et vraisemblablement à tort — appartenait, semble-t-il, à la famille de Guiffroi, fils de Louis III l'Aveugle, roi de Provence et ancêtre lointain de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry ; il était d'autre part neveu d'Ermengarde, épouse de Rodolphe III, le dernier des rois du second royaume de Bourgogne. Il entra au chapitre cathédral d'Aoste et y fut appelé aux fonctions d'archidiacre. Le chapitre d'Aoste était un chapitre de chanoines réguliers, mais dans lequel, comme dans beaucoup d'autres, la vie canonique tendait à disparaître, et c'est ce qui explique peut-être que Bernard l'ait quitté, avec quelques confrères, pour aller fonder au Montjou une maison de chanoines décidés à se conformer strictement à leur ancien idéal.

Un monastère existait déjà anciennement au col de l'important passage alpestre que constituait le Montjou. Il est attesté dès le début du VIII^e siècle et paraît avoir été dédié à saint Pierre. Il y avait également un couvent à Bourg-Saint-Pierre. Ce dernier fut saccagé et détruit, au X^e siècle, par les Sarrasins ; et, sans qu'on sache à quelle occasion, la maison religieuse du sommet du col disparut elle aussi : il n'en est du moins plus fait mention jusqu'au milieu du XI^e siècle, époque à laquelle Bernard la rétablit, lui affectant, semble-t-il, les biens de l'ancien monastère de Bourg-Saint-Pierre. L'église du Montjou ne fut construite qu'un peu plus tard : elle fut dédiée à saint Nicolas de Myre, dont le culte se propagea surtout, en Occident, depuis la translation de ses reliques, de Myre à Bari, en 1087, soit après la mort de saint Bernard. Cette église est mentionnée dès 1125, et l'auteur suppose qu'elle avait été précédée d'une chapelle dédiée à saint Michel.

Quant au col du Petit-Saint-Bernard ou Colonne de Jou, il possédait, depuis l'antiquité chrétienne, un sanctuaire construit en l'honneur de saint Germain d'Auxerre, mort à Milan, auprès de Valentinien III, et dont les restes furent, en 428, ramenés dans son diocèse. Saint Bernard fonda un autre hospice au sommet de ce col. Il était indépendant de celui du Montjou. Ce n'est que bien plus tard que les deux maisons furent unies : de 1466 jusqu'à 1752, année où le Petit-Saint-Bernard fut sécularisé et remis à l'ordre des Saints Maurice et Lazare qui le possède encore aujourd'hui.

En 1081, Bernard rencontra à Pavie l'empereur Henri IV, qui allait confirmer l'antipape Guibert et se proposait de lui recruter des partisans contre Grégoire VII, projet dont notre saint essaya, mais en vain, de le détourner. Il poursuivait, sur une plus vaste échelle que précédemment, les fonctions de prédicateur itinérant qu'il avait déjà remplies précédemment dans la vallée d'Aoste. Il se trouvait à Novare lorsqu'il fut atteint par la

maladie qui devait l'emporter. Il mourut dans cette ville, le 12 juin 1086 — date que l'auteur préfère à celle de 1081 — et y fut enterré dans la basilique de Saint-Laurent.

Le chanoine Quaglia parle ensuite, assez longuement, des reliques de notre saint, puis des miracles qui lui sont attribués et enfin de son culte. Il reproduit en particulier de longs extraits de la lettre adressée par Pie XI à l'évêque d'Annecy, en 1923, à l'occasion du millénaire de la naissance de saint Bernard.

Le pape, dans cette lettre, fait allusion aux divergences d'opinions qui existent au sujet de la date de la naissance de notre saint. L'auteur élude le problème, mais l'année qu'il adopte pour la mort de Bernard prouve suffisamment qu'il place sa naissance au XI^e et non pas au X^e siècle. C'est, ainsi qu'il le dit dans sa préface, un des points de la vie traditionnelle de saint Bernard qui, au cours de ces dernières années, a été révisé, à la suite, en particulier, de la publication d'une vie manuscrite du XII^e siècle, provenant des archives de la cathédrale de Novare, « document le plus ancien que nous possédions et qui offre les plus solides garanties de vérité historique » (p. 1).

L'auteur n'a utilisé que les sources antérieures au XV^e siècle, ou celles, postérieures, que celles-ci garantissent suffisamment. Il a éliminé en particulier les traits nouveaux empruntés à une vie qui se répand « au XV^e siècle, sous le nom de Richard de la Val l'Isère, légende du saint riche en détails sur son enfance et sa jeunesse, détails que les sources plus anciennes passent presque totalement sous silence, et qui n'inspire aucune confiance, étant remplie d'anachronismes, de traits puérils et fantaisistes ». Elle a été « popularisée par la prédication, le théâtre et l'iconographie, a peu à peu envahi l'opinion, s'est introduite dans la liturgie et a, depuis 500 ans, imposé à saint Bernard un masque qui a faussé sa physionomie ». (*Ibid.*)

M. le chanoine Quaglia nous a donné un essai, et, étant données les sources dont on dispose, il n'y avait guère moyen de faire autre chose. Il comble certaines lacunes par des suppositions, des citations, parfois naïves, d'anciens biographes ou par des développements qui ne manquent pas d'intérêt : par exemple les pages consacrées à nous rappeler l'utilisation que soldats et voyageurs ont faite du col du Montjou durant l'époque païenne. Les considérations qu'il fait sur l'origine des chanoines réguliers n'apportent pas encore la clarté et la précision qu'on cherche en vain, à ce sujet, dans les manuels ou les dictionnaires d'histoire ecclésiastique. Il renvoie plus d'une fois à des travaux de valeur discutabile et il cite des extraits de l'office du saint sans assez préciser s'il y voit une source historique — ce qui n'est certainement pas son intention — ou simplement l'emploi par la liturgie de ce que l'histoire permet d'affirmer ou tout au moins de supposer. Le livre est enfin un essai comme présentation : la plaquette du chanoine Quaglia n'a pas été imprimée, mais simplement polygraphiée. Le travail dactylographique n'est, au surplus, pas irréprochable : certaines notes ont été oubliées ; au bas de la p. 15, il doit manquer quelques lignes ; plusieurs mots sont mal venus : on doit les

deviner plus qu'on ne peut les lire, du moins dans l'exemplaire que nous avons entre les mains.

Il faut, malgré tout, remercier l'auteur de nous avoir donné une vie du fondateur du Montjou qui soit en progrès sur celles que nous possédions jusqu'ici et qui permette, maintenant que l'initiative de Pie XI, faisant de saint Bernard le patron des montagnards et des alpinistes, lui a donné un regain de vie et de popularité, de mettre entre les mains des pieux lecteurs une biographie qui tienne compte des dernières conclusions de la critique. Il faut se réjouir de voir l'antique maison du Saint-Bernard, au moment où son activité missionnaire la rend justement célèbre, faire preuve, à son berceau, de préoccupations scientifiques et souhaiter que ce premier essai soit suivi de travaux plus importants. Que le chanoine Quaglia ou d'autres parmi ses confrères nous donnent l'histoire de la maison, bientôt millénaire, à laquelle ils appartiennent ; qu'ils nous fassent, en particulier, le récit de son expansion en Suisse occidentale, consacrant quelques études aux nombreux prieurés et hospices fondés par le Grand-Saint-Bernard dans nos cantons romands, maisons dont on connaît l'existence par la bulle d'Alexandre III de 1177 ainsi que par les anciens pouillés de notre diocèse ou des diocèses voisins, mais sur la bienfaisante activité desquelles on ne sait, pour l'instant, que fort peu de chose.

L. Wæber.

Scriptoria medii aevi Helvetica. Denkmäler schweizerischer Schreibkunst des Mittelalters. IV. Schreibschulen der Diözese Konstanz. Stadt und Landschaft Zürich. Herausgegeben und bearbeitet von **A. Bruckner.** Druck und Verlag Roto-Sadag A. G., Genf 1940.

In schwerer Zeit folgt den drei in dieser Zeitschrift besprochenen Lieferungen (vgl. Jahrg. 1935, S. 310-11 ; 1937, S. 201-3 ; 1938, S. 315-17) die vierte mit 119 Seiten Text, einer Farbtafel und über 100 Abbildungen auf 48 Tafeln.

Der Herausgeber erfreute sich für diesen Band der Unterstützung der Behörden von Kanton und Stadt Zürich sowie der Stadt Winterthur. Gewidmet ist er dem Oheim des Herausgebers, dem Basler Germanisten Wilhelm Bruckner, zum 70. Geburtstage.

Der Textteil befaßt sich zunächst (S. 11-19) mit der älteren Schriftentwicklung in Zürich und gibt sodann eine Beschreibung der Bibliotheken und Schreibstätten in Stadt und Landschaft Zürich (21-116). Daran schließt sich ein doppeltes Abbildungsverzeichnis (S. 117-19), einmal nach Tafeln und dann nach der Bibliotheksheimat.

Die Farbtafel ist dem Kodex der Zentralbibliothek Zürich Ms. Rh. 29 entnommen, der sehr wahrscheinlich in Rheinau selber entstanden ist. Da für die Entwicklung der Schrift in der älteren Zeit für das Beobachtungsgebiet nur sehr kümmerliches Material vorliegt, zieht der Bearbeiter seine Schlüsse paläographischer Art mit aller Vorsicht und formuliert sie äußerst behutsam.

Wichtig sind hier vor allem die erhaltenen Privaturkunden. Sie werden vollständig wiedergegeben auf den Tafeln II, XI-XIII, XV-XVII und XXIII und lassen allerlei interessante Feststellungen machen.

Die erste, aus dem Stiftsarchiv St. Gallen stammende Wartmann UB I Nr. 193, ist von einem sonst unbekanntem Salerat geschrieben. Datiert ist sie vom 27. April 807. Die Rechtshandlung fand, entgegen den Ausführungen des Bearbeiters, nach Aussage ihres Wortlautes in Zürich selber statt: *actum in uico publico turigo*. Die zweite Abbildung auf der gleichen Tafel II gibt den «Vorakt von Bernigarius» wieder, der im Texte Perincher genannt wird. Hier fällt die Knappheit der Notizen auf und die gegenüber der Reinschrift andere Schreibart der Eigennamen.

Die Urkunde des Liubolf vom 7. Dez. 876 T. XI hat, wie die erstgenannte Urkunde, ein Chrismon und rahmt ähnlich die Silbe *sup* von *supscripti* in ein viereckiges Gebilde mit einem Innenkreis ein. Originale sind beide Stücke, wenn auch die Signa der Zeugen nicht erscheinen und die Zeugennamen von Salerat bzw. von Liubolf geschrieben sind.

Dagegen bietet die zweite Abbildung auf der gleichen Tafel XI eine gleichzeitige Abschrift einer Urkunde vom 18. März 877 mit verderbter Jahreszahl.

Die nur ungefähr zu datierende Urkunde von c. 880 auf Tafel XII hat weder Chrismon noch Rekognitionszeichen. Daß die Unterschriften alle von der gleichen Hand und die Kreuze nur zum Teil gesetzt sind, ist für die Frage der Originalität in dieser Zeit des Tiefstandes des Privaturkundenwesens ebensowenig entscheidend wie, daß das Stück «Ohne Siegel» ist.

Bei dem zweiten Stücke der gleichen Tafel vom 4. Februar 883 fällt vor allem die ungeschickte Ausführung des Rekognitionszeichens auf, das hinter dem Worte *subscripti* steht.

Deutlich hebt sich von diesen Urkunden die einzige im Original erhaltene Privaturkunde älterer Zeit im Rheinauer Archiv ab, die sich auf Tafel XIII oben befindet. Sie weist eine reine, gleichmäßige, karlingische Minuskel auf. Die Racholfurkunde auf der gleichen Tafel ist zum Jahre 889 zu setzen und nicht zu 899, wie die Beischrift will.

Eine Datierungsschwierigkeit bietet auch die Vtourkunde. Sie datiert: *Actum in vronia Purchardo duce Regnante rege Ottone . . . Notau diem iouis X kl. dec. Lun. IIII*. Erklärt man die luna 4 nicht als Goldene Zahl 4, sondern als Mondalter des betr. Tages, so kommt ein 22. November mit dem Mondalter vier für die gen. Personen nur im Jahre 955 in Betracht.

Nicht eindeutig ist endlich das Datum der Adelhardurkunde auf Tafel XXIII oben: *Notau diem mercurii L. duodecima Anno terciodecimo Chunradi imperatore. Hermanno duce . . .* Das Zürcher UB läßt die Wahl zwischen dem 6. Oktober 1036, dem 2. Februar und 29. Juni 1037. Die Beischrift der Tafel XXIII begnügt sich mit der Jahresangabe 1037. Beide nehmen also Königs- statt Kaiserjahre.

Die Urkunde vom 2. VI. 889 ist auch abgebildet im Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich = Tafel I. Die erste Abbildung einer Manuskriptseite auf Tafel I bietet ebenso die Möglichkeit, die hohe Fertig-

keit der Ausführung in den *Scriptoria medii aevi Helvetica* zu beurteilen. Sie gibt die erste Seite von Ms. Car. C. 1 der Zürcher Zentralbibliothek, einer Alkuinbibel. Die gleiche Seite liegt in Steffens Lateinischer Paläographie, 2. Aufl. Tafel 47 vor, in einer wirklich guten Wiedergabe. Aber die der Roto-Sadag wirkt doch in ihrer Tönung lebendiger. Das Blatt bietet verschiedene Schriftarten: Capitalis quadrata, Unziale, Halbunziale; sonsthin als hauptsächlich verwandte Schrift die karlingische Minuskel.

Eine ähnliche Möglichkeit gibt Tafel IV und V = Ms. Rh. 43, p. 16, 17, 280 und 281 der Zürcher Zentralbibliothek. Auch dieser Band, der das Sacramentarium Gregorianum mit dem alkuinischen Supplemente enthält, ist entweder in Tours oder mindestens unter Turnoser Einfluß entstanden. Es ist möglich, daß er schon im 10/11. oder gar schon im 9/10. Jahrhundert in Rheinau war. Von ihm zeigt Tafel V links eine Capitalis quadrata in der schönsten Ausführung; Tafel V rechts eine Unziale in verschiedener Stärke; Tafel IV rechts bietet u. a. eine karlingische Minuskel mit starkem Turnoser Einschlag.

Eine eigenartige nach rechts geneigte Schrift weisen die beiden paläographisch verwandten Stücke auf Tafel IX mit ihren regelmäßigen, sorgfältigen Zügen auf. Das eine von ihnen = Ms. Rh. 51 der Zürcher Zentralbibliothek wurde um die Wende vom 9. zum 10. Jahrhundert von einem Ruadpert geschrieben (T. IX «rechts», nicht «links», wie die Beschriftung will). Das andere ist ein Bruchstück = Ms. Z XIV 10 der gleichen Bibliothek.

Im Gegensatz zu den oben angeführten Beispielen lassen die beiden Bilder auf Tafel XIV = Ms. Car. C. 132 f. 1 und 28 die dort gerühmte Schönheit in der Wiedergabe der Kapitalschrift sehr vermissen. Der Bearbeiter meint, daß die an diesem Bande beteiligten Schreiber im ganzen sorgfältig, regelmäßig und schön schreiben, «mit wenig Ligaturen und Kürzungen, auch hier einzelne Partien in breiter, gerundeter Führung der Buchstaben, einzelnes halbunzial anmutend». Ob sich nicht eher die Plumpheit des 10. Jahrhunderts geltend macht?

Tafel XVI veranschaulicht u. a. das älteste erhaltene Schriftdenkmal von St. Felix und Regula in Zürich, den bekannten Rodel, der in der zweiten Hälfte des 9. Jahrhunderts angelegt und von mehreren Händen geschrieben wurde.

Interessante Vergleichsmöglichkeiten bieten die beiden Initialen B der Tafeln XXII und XXIII unten. Die eine ist dem Ms. Car. C. 10, die andere dem Ms. Car. C. 30 der Zürcher Zentralbibliothek entnommen. Beide enthalten Augustini Enarrationes in psalmos, jenes der Wende vom 10. zum 11. Jahrhundert, dieses dem 11. Jahrhundert angehörend.

Einen Begriff von der Schönheit der liturgischen Bücher des 11. Jahrhunderts geben die beiden Bilder auf Tafel XXV oben (links = VD — vere dignum et iustum —, rechts Kruzifixus —) = Ms. Rh. 75 der Zürcher Zentralbibliothek.

Eigenartig ist die Miniatur aus Ms. Rh. 39, einer regula sancti Benedicti, die es verdient hätte, in voller Größe reproduziert zu werden.

Weitere Bilder bis ins 17. Jahrhundert, Neumen, Initialen, Einbände,

Wappendarstellungen, Schlußschriften u. a. erläutern trefflich die systematischen Ausführungen des Textteils, der sich bemüht, nach Möglichkeit die Bibliotheksgeschichte der in Betracht kommenden Institute darzulegen, worauf im einzelnen nicht einzugehen ist.

H. Foerster.

Hanisch Erdmann : Geschichte Rußlands. Bd. I : *Von den Anfängen bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts.* Mit 1 Karte, gr. 8° (250 Seiten) Freiburg i. Br. 1940, Herder. Geheftet 5 RM., Halbleinwand 6.40 RM., Halbleder 9 RM.

Dieser 1. Band der russischen Geschichte, der bis zum Ende der Regierung Pauls I. reicht, gibt auf 242 Seiten eine gute, gediegene und sachkundige Übersicht über die Ereignisse und die Entwicklung dieser langen Zeit. Erfährt auch der Kenner der Dinge nichts wesentlich Neues aus dem Werke, so ist es um so nützlicher für den mit dem Stoffe nicht Vertrauten. Nach einer Einleitung, die bis Seite 10 reicht, folgt die Darstellung der Geschichte selber, die der Verfasser ganz richtiger Weise in drei Abschnitte zerlegt: das alte Dnjeprrußland (Seite 11-54), den Moskauer Staat (Seite 55-139) und endlich Rußland als europäische Macht (Seite 140-242), das als solche vorzüglich mit Peter dem Großen beginnt, wenngleich diese Umwandlung bereits in der vorhergehenden Zeit eingeleitet wurde. Was wohltuend wirkt, ist dies, daß sich Herr Universitätsprofessor Dr. Hanisch (Breslau) nicht auf die politischen Ereignisse beschränkt, sondern, trotz des verhältnismäßig geringen Umfanges seiner Schrift, auf die sozialen und juristischen Verhältnisse der verschiedenen Perioden, auf den religiösen und kirchlichen Zustand, endlich sogar, wenn auch naturgemäß in ziemlich summarischer Weise, auf die Literatur eingeht, so daß das Ganze ein erfreulich umfassendes Bild russischen Lebens und Treibens gibt.

Im Einzelnen werden gewisse Punkte diskutierbar sein. So stellt es der Verfasser z. B. als ein sicheres Faktum hin (Seite 48), daß die russische Kirche ursprünglich zum bulgarischen Patriarchate gehört habe und erst später dem von Konstantinopel unterstellt worden sei. Allein dafür fehlt jeder geschichtliche Beweis. Die Annahme erscheint von vornherein als sehr unwahrscheinlich, da das bulgarische Patriarchat ein rein nationales war. Wie sollte es also dazu gekommen sein, die Russen in sich einzuschließen? In Professor Golubinskis Kirchengeschichte begegnet man ähnlichen Tendenzen, die darauf hinausgehen, beweisen zu wollen, der Anfang des russischen Christentums sei nicht von Konstantinopel ausgegangen. Offenbar kehrt Golubinski diese Gesichtspunkte hervor, um im nationalrussischen Sinne die spätere Loslösung von der Jurisdiktion des Patriarchates um so wirksamer zu rechtfertigen dadurch, daß man sich zu sagen hat: « Im Anfange war das Patriarchat nicht da. Es ist im Grunde fast nur Usurpation gewesen, wenn es je eine Jurisdiktion in Rußland beansprucht und geübt hat. » So dachten aber nicht einmal die Schöpfer der jurisdiktionellen Sonderstellung der russischen Kirche. Boris Godunov

ließ das Moskauer Patriarchat von Konstantinopel und den östlichen Kirchen errichten und bestätigen. Und selbst Peter der Große holte sich für seine hl. Synode den Segen und die Anerkennung des Patriarchats von Konstantinopel, weil diese Männer sich dessen bewußt waren, daß die Kirche Konstantinopels, sowohl als die Mutterkirche Rußlands, als auch auf Grund von Canon 28 der Synode von Chalcedon und dem alten Brauche der Kirchen des Ostens zufolge, ihr Vorgesetzter war. Daß man bei der Christianisierung Rußlands die slavischen Kirchenbücher aus Bulgarien geholt hat, die nun einmal in diesem Lande existierten, wird unbestreitbar richtig sein. Ebenso haben öfters bulgarische Einflüsse auf das russische Kirchenleben stattgefunden. Aber das alles ändert nichts an der Tatsache, daß Rußland sein Evangelium von der Vaterstadt empfangen und stets zum dortigen Patriarchate gehört hat. Übrigens hat selbst Golubinski, trotz seines Ankämpfens gegen den konstantinopolitanischen Ursprung der russischen Kirche, meines Wissens von einer Zugehörigkeit derselben zum bulgarischen Patriarchat nichts gesagt. Wenn der Herr Verfasser Ursache zur Vermutung eines solchen Zusammenhanges zu haben glaubt, so ist das sein gutes Recht, aber er sollte dann sagen, daß es sich um seine persönliche Vermutung handelt.

Auch die Seite 67 aufgestellte Behauptung, der Zarentitel habe einen Anspruch auf Kaiserwürde bedeutet, und das Wort Zar komme von Cäsar her, ist nicht absolut sicher. Denn Peter der Große hat erst nach dem Nystadter Frieden mit Schweden den Imperatorentitel, zu nicht geringem Ärgernis vieler Altrussen, angenommen, und erst seitdem wurden die russischen Herrscher, die man bis dahin nur Zaren genannt hatte, auch Kaiser genannt. In der Kirchensprache gebraucht man heutzutage das Wort « Zar » nur für einen König, dagegen das Wort « Imperator » für einen Kaiser. Im ehemaligen österreichischen Kaiserstaate beteten die Unierten griechischen Gottesdienstes, und zweifelsohne ebenso die Orthodoxen, für ihren « Imperator », z. B. Franz Joseph, die im Königreich Ungarn dagegen für ihren « Zaren » König, Franz Joseph. Es scheint im Grunde, daß das Wort « Zar » früher darin keine bestimmte Bedeutung hatte. Es konnte ebensogut einen König, wie einen Kaiser bezeichnen. Konstantinopel heißt freilich bei den Slavenvölkern die « Zarenstadt ». Gegen die Ableitung des Wortes « Zar » von Cäsar spricht schon der Umstand, daß man in Konstantinopel niemals den wirklichen Herrscher « Cäsar » nannte und daß dort der Cäsarentitel nur untergeordneten Halbkaisern erteilt wurde. Es gibt viele Leute, die das Wort « Zar » aus dem Tartarischen herleiten wollen, denn der Titel entstand in Rußland, als die tartarische Oberherrschaft aufhörte. Es bleibt also mindestens nicht unbestreitbar, ob die Dinge darin so liegen, wie sie in der Schrift dargestellt werden. Es ist allerdings durchaus richtig, daß sich die bisherigen Großfürsten zu Moskau, seit sie den Zarentitel annahmen, bestimmt fühlten, einmal die Nachfolger der damals eben verschwundenen byzantinischen Herrscher zu werden. Wenn das Abendland, oder wenigstens einige seiner Herrscher, den Zarentitel zuerst nicht anerkennen wollten, so geschah das nicht so sehr aus Furcht vor einem dahinter verborgenen Anspruch auf Kaisertum,

als vielmehr aus starkem Konservatismus und weil man keine selbstbeigelegten Titel haben wollte.

Ich zweifle nicht daran, daß man noch andere Punkte aufgreifen könnte, die anfechtbar oder wenigstens nicht positiv gesichert sind.

Max, Herzog zu Sachsen,
Professor a. d. Universität Freiburg (Schweiz).

Codices latini antiquiores. A palaeographical guide to Latin Manuscripts prior to the ninth century. Edited by E. A. Lowe. Part III. Italy : Ancona-Novara. Oxford At the Clarendon Press. VII-48 S. mit 39 Taf.

Von dem bereits wiederholt an dieser Stelle besprochenen Standardwerk der klassischen Palaeographie (vgl. hier Bd. XXVIII (1934) S. 312-315 und Bd. XXXI (1937) S. 86-87) ist seit einiger Zeit auch der 3. Band erschienen, der die erste Hälfte der etwa 200 lateinischen, vor 800 geschriebenen Handschriften italienischen Besitzes umfaßt. Die allgemeinen Bemerkungen werden dem zweiten Halbband Italiens vorangeschickt werden. Im Vorwort zu diesem vorliegenden Faszikel gibt Lowe einige Erläuterungen mehr technischer Natur. Die paläographisch wichtigen Codices, auch wenn sie möglicherweise erst im frühen 9. Jahrhundert entstanden sind, wurden ebenfalls mitberücksichtigt. Von den einzelnen zeitlich und paläographisch verschiedenen Teilen eines Codex — man denke z. B. an den berühmten Lucca 490 — wurden entsprechend verschiedene Aufnahmen geboten.

Vollständig erfaßt wurden in diesem Band die Bibliotheken von Ancona (Archivio Capitolare), Assisi (Bibl. Comunale), Bologna (R. Bibl. Universitaria), Brescia (Bibl. Querininana), Cava (Archivio della Badia), Cividale (R. Museo Archeologico), Firenze (Bibl. Medicea Laurenziana), Ivrea (Bibl. Capitolare), Lucca (Bibl. Capitolare), Milano (Bibl. Ambrosiana, Archivio Civico Storico, Università Cattolica del Sacro Cuore), Modena (Archivio Capitolare), Mombello (Archivio del Principe Pio), Monte Cassino (Archivio della Badia), Monza (Bibl. Capitolare), Napoli (Bibl. Nazionale), Novara (Bibl. Capitolare). Die übliche Beigabe der einschlägigen Faksimiles und paläographischen Literatur zu den einzelnen Codices vermittelt gleichzeitig ein unentbehrliches Hilfsmittel für die Beschäftigung mit diesen Bibliotheken. Wir besitzen darin einen der besten und modernsten bibliographischen Handweiser.

Für den klassischen Philologen und den Paläographen ist ganz besonders der vorliegende Band eine herrliche Fundgrube. Es sei bloß daran erinnert, daß erstmals die hervorragende Sammlung der Bobbieser Hss. der Mailänder Ambrosiana vollständig erfaßt ist, soweit die Codices vor 800 entstanden sind, daß u. a. die überaus wertvolle Sammlung der Luccheser und Neapolitaner Manuskripte, die frühen wichtigen Bände aus Monte Cassino hier zu finden sind. Erstmals haben wir da z. B. eine Photographie nach dem Originalpapyrus des Carmen de Bello Actiaco (vor

79 n. Chr.), dieses berühmten Stückes in *Capitalis rustica cursiva*, von dem jeder, der sich einmal mit Paläographie beschäftigt hat, Kenntnis hat. Wie ganz anders repräsentiert sich das Stück als in den bisherigen auf Grund von Nachzeichnungen hergestellten Abbildungen.

Schriftgeschichtlich zeigen sich hochinteressante Ausblicke, auf die indessen erst bei Besprechung des 4. im Druck befindlichen Bandes zusammenhängend einzutreten ist. Es sei wiederum betont, welch allgemein wichtiges Hilfsmittel unsere wissenschaftlichen Bibliotheken an diesem Opus ingens besitzen.

A. Bruckner.

S. Petri Canisii Opera Omnia (Societatis Jesu Selecti Scriptorum, III) II. Band ; **Meditationes seu Notae in Evangelicas Lectiones.**

I. Teil : **Meditationes de Dominicis**, tempus Adventus, Nativitatis Domini, Pachatis. Herausgegeben von **Friedrich Streicher** S. J. Lex. — 8° (xx-415 S.) Freiburg i. Br. 1939 Herder. Geheftet RM 23. — ; Leinen RM 25. — ; Kunstleder RM 26. —.

Le 13 mars 1591, le P. Aquaviva, Général de la Compagnie de Jésus, écrivait au P. Alber, Provincial d'Allemagne, une lettre (que le P. Streicher reproduit d'ailleurs dans sa préface) dont voici le résumé : de Fribourg, plusieurs m'avertissent que les publications de Canisius occasionnent de gros frais au Collège à cause, en particulier, du secrétaire du dehors qu'il faut entretenir, et qu'elles baissent au surplus, aussi bien comme vigueur que comme valeur intrinsèque. S'il en est ainsi, dites au Père de se ménager et ne laissez imprimer que ce qui est digne et de lui et de la Compagnie. Le Provincial — ce n'était plus le P. Bader, qui ne se serait pas fait dire la chose deux fois — répondit, le 2 juin : Canisius ne peut pas se passer d'écrire : c'est l'un de nous, le P. Ilsung, qui remplit désormais auprès de lui les fonctions de secrétaire, et il ne faut pas mésestimer les dernières productions littéraires du bon vieillard : le premier volume, que vous venez de recevoir, des *Notae in evangelia de sanctis* vous en fournira la preuve.

Ces *Notae* étaient des méditations sur les évangiles du Propre du Temps et du Propre des Saints. Bien qu'élaborées de longue date déjà dans l'esprit de notre saint, elles sont néanmoins le dernier ouvrage sorti de sa plume. Elles parurent pour la première fois, en deux volumes in-quarto, chez A. Gemperli, à Fribourg en Suisse (1591 et 1593). La 1^{re} partie fut même rééditée en 1595. Au vu du succès obtenu, l'auteur préparait une nouvelle édition de cet ouvrage qui devait paraître en 1598, en trois volumes. La mort du saint, survenue à la fin de 1597, vint malheureusement suspendre l'entreprise. C'est cette édition, déjà mise au point par Canisius, corrigée et annotée encore par lui, que publie le P. Streicher. Le 1^{er} volume va jusqu'au 6^{me} dimanche après Pâques ; le 2^{me} terminera le propre du Temps, tandis que le 3^{me} sera consacré aux évangiles des fêtes de Notre-Seigneur, de la Vierge et des Saints.

Le plan de ces méditations est toujours le même : tout d'abord l'« argument », soit la substance de l'évangile du jour, suivi du texte même de

cet évangile ; après quoi viennent, plus ou moins développées, les réflexions que celui-ci suggère à notre docteur, lequel y ajoute, pour terminer, un certain nombre d'intentions de prières.

On cherchera en vain dans ce volume des allusions à des faits de l'histoire contemporaine. La dédicace nous apprend simplement que Canisius écrit au moment d'une épidémie. Ce qu'on y trouve, par contre, c'est la preuve de la largeur d'esprit et de la tolérance de notre saint (encore celle-ci — témoin ce qui est dit au 5^{me} dimanche après l'Épiphanie — ne dépasse-t-elle pas certaines limites). Il se garde de toute généralisation hâtive aussi bien que de toute attaque facile. Rappelant, le jour de Pâques, que les saintes femmes ont été les premières à constater que le tombeau était vide, il écrit : « de mulieribus ego nunquam contemptibiliter loquar » (p. 287) ; « quodsi totam historiam passionis, mortis, sepulturæ et resurrectionis dominicæ repetamus, fatendum est easdem matronas viris omnibus fuisse constantiores, fideliores, religiosiores et erga suum ac nostrum redemptorem in magnis etiam discriminibus magis officiosas » (p. 288) ; et il ajoute, dans un élan d'humilité : « meam segnitiam, pigritiam ac tarditatem, quæ in cultu Dei sæpe recurrit, cum harum mulierum vigilantia, alacritate et sedulitate haud immerito comparabo » (p. 289). Au sujet de la fréquence de la communion, il estime que ceux qui « peccatis letatilibus non gravati, ex amore et fiducia divinæ misericordiæ ad hunc vitæ panem dominicis saltem diebus sumendum accedunt longe rectius faciunt, sicut et Augustinus faciendum suadet, quam qui ex timore vel ob reverentiam duntaxat ab illo abstinent » (p. 306). Il déplore en tous cas que beaucoup (*plurimi*), par négligence, s'abstiennent de communier, même aux grandes fêtes (p. 307).

Les méditations de saint Canisius sont sans prétention aussi bien pour le fond que pour la forme : l'auteur ne visait pas à l'originalité, et on sent que le latin n'était pas la langue dans laquelle il prêchait. Ce vêtement impose à sa pensée une certaine uniformité. Il la paralyse quelque peu ; il la prive du moins de certaines nuances. Ce n'est plus le latin des humanistes : c'est celui des théologiens, nullement recherché, mais clair et compréhensible.

Le saint reste toujours calme, égal à lui-même. Tout au plus lui arrive-t-il de s'émouvoir dans la méditation consacrée à la nuit de Noël ou au dimanche de Pâques, deux circonstances où il sort de sa réserve habituelle, de la retenue qu'il observe ou que son langage lui impose : on sent, par exception, vibrer l'âme du saint docteur, on perçoit les élans de son cœur et les accents émouvants de sa piété.

Le volume, en grand format, se présente magnifiquement. Il est dédié à Mgr Besson. Il débute par la reproduction, sur papier glacé, d'un portrait de saint Canisius dû au pinceau de Léon Samberger. Par la typographie adoptée pour certains titres aussi bien que par les bois qui ornent le début et la fin des chapitres, l'éditeur de Fribourg-en-Brisgau a gardé à l'ouvrage l'aspect que lui avait donné, il y a trois siècles et demi, l'imprimeur de Fribourg en Suisse. Les références des innombrables passages de l'Écriture et des Pères cités par Canisius sont indiquées en note.

On y trouve également les variantes que présente cette troisième édition (A₃) par rapport à celles de 1591-93 (A₁) et de 1595 (A₂).

Une petite remarque pour terminer. L'éditeur, dans les premières lignes de sa préface, insinue que Canisius fut enterré à l'église de Saint-Michel. En réalité, ses restes mortels furent déposés tout d'abord à Saint-Nicolas. En 1597, en effet, l'église du Collège n'existait pas encore : elle ne fut commencée qu'en 1604 et terminée en 1613 ; et ce n'est que douze ans plus tard, en 1625, lorsque fut tentée la première démarche en vue de la béatification du grand apôtre, que ses ossements furent transférés de la Collégiale à l'église de Saint-Michel, où ils sont demeurés depuis.

L. Wæber.

Hans Koch : Der Schwarze Schumacher. Der Harten- und Lindenhandel in Zug (1728-1736). Diss. phil. Zürich. Zug, Kalt-Zehnder, 1940.

Der Leser des Romans « Der Schwarze Schuhmacher » von P. J. Spillmann S. J., fragt sich immer wieder, wieviel daran wohl historisch getreu, wieviel psychologisch wahr sei. Die bisherige ergiebige Literatur, wir erinnern nur an die Darstellungen des Franz Karl Stadlin (1817) und des Konrad Bossard (1856), vermochte den Historiker nicht zu befriedigen. Landschreiber Dr. E. Zumbach schrieb in seinem Werke « Die zugerischen Ammänner und Landammänner », daß die biographische Literatur zur gerechten Beurteilung des merkwürdigen Mannes noch ungenügend sei, und daß besonders Schumachers Vorleben, Charakter und Beziehungen zu den fremden Staaten eingehender erforscht werden müßten.

Dieser Aufforderung antwortet die vorliegende Arbeit, die nicht nur die schon früher bekannten und benützten Protokolle des Stadt- und Amtsrates und des Stadtrates, sowie die handschriftlichen Aufzeichnungen des Oberstleutnant Franz Anton Dominik Zurlauben und des Land-schreibers Beat Kaspar Hegglin wieder gesichtet und gewertet, sondern vor allem die « Eidgenössischen Abschiede » und die Korrespondenzen der auswärtigen Gesandten, wie sie u. a. in den Archiven von Paris, Wien und Rom liegen, neu zu Rate gezogen hat. Ein äußerst umfangreiches Quellenmaterial ist erschlossen und wissenschaftlich verarbeitet worden. Jeder Einzelzug, der den hochinteressanten Zugerhandel und die damit verwickelten Hauptpersonen betrifft, wird quellenmäßig belegt. Mit trefflichen Untertiteln gruppiert der Verfasser den überreichen Stoff, und mit großer Geschicklichkeit und Klarheit zeigt er, wie der Kampf um die französischen Pensionengelder sich mit demjenigen um die Salznutzung vermenget und verschärft, und wie das Ringen der beiden Führer, des Baron Fidel Zurlauben und des Schwarzen Schumacher, aus einer verschiedenartigen Auffassung von Volkssouveränität und Außenpolitik hervorgeht. Gerade die Berichte des französischen Ambassadeur De Bonnac in Solothurn und die Mitteilungen der kaiserlichen Gesandten gestatten, den Zugerhandel im Lichte des großen Kampfes zwischen der französischen Krone und dem Hause Habsburg zu betrachten und damit seine tiefe und volle Bedeutung zu ermessen.

Es läßt sich wohl kaum in Abrede stellen, daß im Vorgehen des Joseph Anton Schumacher nicht auch persönliche Feindschaft gegen den Ammann Beat Fidel Zurlauben mitgewirkt habe. Schumachers Großmutter, Katharina Eglin, war während der Ammannschaft eines Zurlauben als Hexe verbrannt worden. Der feingebildete, rednerisch begabte und selbstbewußte Schumacher war, zum mindesten so sehr wie seine Zeitgenossen, von großem Geltungsbedürfnis und politischem Ehrgeiz erfüllt. Aber es war letzten Endes, wie E. Zumbach andeutet und Hans Koch im einzelnen dartut, ein Streit um politische Auffassungen und materielle Vorteile. Die Zurlauben verfügten über eine reiche Geldquelle aus dem Burgundersalz, das sie dem Lande abgenommen hatten, und Schumacher betrieb den Handel mit dem tirolischen Salz. Beat Fidel Zurlauben war als Haupt der französischen Partei in Zug Nutzer und Verteiler bedeutender königlicher Gelder, und Schumacher hielt zu Österreich und übernahm selbst die Hauptmannschaft eines österreichischen Regimentes. Auch sein Sohn Joseph Leonz trat 1734 als Hauptmann in österreichische Dienste. Wie aber Schumachers Triumph und Herrschaft von einem Umschwung der Volksstimmung herrührten, so auch sein Sturz. Er wurde nach Ablauf seiner Ammannschaft, gleich wie seine früheren Gegner, vor Gericht gestellt. Das Urteil lautete auf lebenslängliche Verbannung und dreijährige Galeerenstrafe. Doch schon am 6. Juli 1735 starb der Führer der Harten in der Zitadelle zu Turin. Bald nach seiner Ankunft daselbst hatte er an seine geliebte Gattin einen rührenden Brief gesandt, der nicht nur von seiner treuen Gatten- und Vaterliebe, sondern auch von wahrhaft christlicher Ergebenheit getragen ist. Das Schreiben des Augenzeugen, Wachtmeisters Felchlin in Turin, bezeugt des weiteren, daß der Gefangene vor seinem Tode den Feinden verziehen hat. Schumacher selbst soll im Gefängnis sein Leben in folgende Verse zusammengefaßt haben :

Ille ego, qui quondam Tugiis dictator in oris,
Gallorum tacita victima fraude cado.
Exemploque meo probro, quod mala bestia vulgus,
non linquit summis crescere colla viris.

Äußerst charakteristisch für jene Zeit ist die Haltung des Volkes in der Landschaft, das sich gegen die willkürliche Verteilung der fremden Gelder durch die Stadt auflehnte und gleichmäßige Nutznießung aller Volksgenossen an den Pensionen und am Salzgeschäfte forderte. Die Auffassung von der Demokratie hatte sich völlig gewandelt. Nicht mehr das freie Bestimmungsrecht des Volkes, sondern der gleiche Nutzungsanteil jedes Landmannes an der Staatsgewalt und an den Staatseinnahmen stand nun im Vordergrund. Inhalt des demokratischen Prinzips war damals nicht mehr die Volksfreiheit, sondern das Recht jedes Volksgenossen auf den Ertrag der Herrschaftsrechte, die Dividende (p. 15).

Das Werk von Hans Koch, das in fließendem Stile niedergeschrieben und in einer buchtechnisch vorzüglichen Aufmachung herausgegeben worden ist, besitzt eine Reihe interessanter Illustrationen, so das vielsagende Porträt des Schwarzen Schumachers, die Bildnisse seiner Gegner Beat Fidel

Zurlauben und Klemens Damian Weber, die Wiedergaben des Schumacherhauses beim Zytturm und des Zurlaubenhofes. Unbestritten ist es eine sehr wertvolle und lehrreiche Bereicherung der schweizerischen Geschichtsschreibung.

Zug.

Dr. E. Gruber.

Giovanni Galbiati : Ulrico Hoepli. Ein Lebensbild nach der zweiten italienischen Ausgabe, übertragen von Dora Fanny Rittmeyer. Mailand 1939.

Der gelehrte Präfekt der Ambrosiana in Mailand hat dem berühmten Verleger Italiens ein Denkmal gesetzt, das umso mehr Interesse verdient, als Ulrich Hoepli (1847-1935) mit seinem schweizerischen Vaterlande zeitlich verbunden blieb. Als Anhang sind dem Werke mitgegeben eine Beilage Hermann Wegmanns : Aus der Chronik des Tuttwilerberges, sowie Gedichte von Alfred Huggenberger und Hermann Hoepli. Was Monsignore Galbiati schreibt, ist zu einem Kulturfilm des neuern Italiens geworden, der in 30 verschiedenen Bildern (Kapiteln) vor unsern Augen entrollt wird.

Ausgehend von der damaligen mailändischen Buchdruckerkunst und den ersten größern Bestrebungen zur industriellen Entwicklung Oberitaliens schildert Dr. Galbiati die Ankunft des Thurgauers U. Hoepli in Mailand (1871), wo er das Buchgeschäft Theodor Laengners käuflich erwirbt, das durch seine 65jährige Lebensarbeit zu einem erstklassigen, buchhändlerischen Unternehmen sich entwickeln sollte.

Von den wissenschaftlichen Werken nennen wir u. a. die *Monumenti antichi*, die bereits ungefähr 30 Bände zählen, die prunkvollen Bände, welche die schriftlichen Denkmäler des Klosters Bobbio und die Schätze der vatikanischen Bibliotheken und Archive enthüllen, der *Codice Atlantico*, der dem Studium des Meisters Leonardo da Vinci's ungeahnten Aufschwung gab, die Prachtbände des *Virgilio Ambrosiano del Petrarca*, des *Breviarium Grimani* und nicht zuletzt des *Codice Trivulziano della Divina Commedia*, der von seiner großen Liebe zu Dante zeugt. — Von der einfachen französischen Grammatik, die zu den Erstlingen seines Verlages gehörte, bis zu den Massenaufgaben Benito Mussolinis, der Ulr. Hoepli zu seinem Verleger erkor, läuft eine Ehrenkohorte von Werken verschiedenster Art, die dem großen Verleger, Buchhändler und Antiquar einen einzigartigen Triumph bereiten. Kein Wunder, wenn ganz Italien seine Größe feierte : Pius XI., dessen Bild im Arbeitszimmer Hoeplis prangte, die königliche Familie, die Stadt Mailand mit ihrem reichen Kranze wissenschaftlicher Gesellschaften, die Universität Zürich, die ihn zu ihrem Ehrendoktor ernannte. Was er empfing, strahlte im Glanze nieversagender Wohltätigkeit zurück, so daß es schwer hält, all' seine Stiftungen aufzuzählen.

Monsignore Galbiati folgt dem Leben Ulrico Hoeplis mit einem großen Maß von Liebe und Begeisterung, die zusehends wächst, je mehr er sich mit der Persönlichkeit des Verstorbenen beschäftigt und sich zur glänzenden Apotheose steigert, wo er sich dessen erinnert, was Hoepli seiner zweiten Heimat an unvergänglichen Werten geschenkt hat. Das Gewand, in das der Präfekt der Ambrosiana seine Ausführungen kleidet, prangt in fest-

lichem Stile und meisterhafter Diktion. Wie bescheiden hat der Verfasser seine persönlichen Beziehungen zu Hoepli in den Mantel des Schweigens gehüllt!

Frl. Dora Rittmeyer hat mit der Übersetzung ins Deutsche eine Arbeit geleistet, die des Autors würdig ist. Sie hat sich trefflich in die vielgestaltige Sprache Galbiatis hineingearbeitet, so daß wir die Schlacken der Übersetzung kaum bemerken können. — Unrichtigkeiten sind mir keine aufgefallen außer in der Chronik des Tuttwilerberges; dort sollte (S. 105) statt Kaiser Heinrich III wohl Friedrich III stehen.

P. Staerke.

P. André Murith F.M. Conv. : Jean et Conrad Grütsch de Bâle.
Contribution à l'histoire de la prédication franciscaine au XV^me siècle.
Thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Fribourg (Suisse).
Fribourg 1940. xvi-104 S.

Ein Predigtschriftsteller, dessen Werke im letzten Viertel des 15. Jahrhunderts fast dreißig Mal gedruckt worden sind, muß doch eine Bedeutung gehabt haben; es wird sich verlohnen, ihm unsere Aufmerksamkeit zu schenken, die Geschichte der mittelalterlichen Predigt kann daraus Gewinn ziehen. Die Frage, mit der sich P. Murith in seiner Freiburger Dissertation beschäftigt, ist diese: Stammen die Sermones, die unter dem Namen des Basler Franziskaners Johann Grütsch so oft gedruckt worden sind, wirklich von ihm oder sind sie Eigentum des Freiburger (Schweiz) Franziskaners Konrad Grütsch, der sich 1459 selber als Verfasser eines Predigtlexikons bezeichnet? Das Resultat, zu dem P. M. kommt und das durchaus annehmbar scheint, lautet: Der wirkliche Verfasser ist der Franziskaner Konrad Grütsch. Johann Grütsch aus Basel ist zwar der leibliche Bruder Konrads, ist aber nicht Franziskaner, sondern Weltgeistlicher und Professor des Kirchenrechtes an der Basler Universität.

Die saubere, streng methodisch durchgeführte Arbeit geht so vor, daß sie getrennt darlegt, was wir von Johann Grütsch und was wir von Konrad Grütsch wissen; sie studiert dann wieder getrennt die Johann und Konrad zugeschriebenen Sermones, um im letzten Kapitel die alleinige Autorschaft von Konrad Grütsch zu beweisen.

Die Arbeit erhebt sich durchaus über das Niveau einer gewöhnlichen historischen Doktordissertation. Sie offenbart eine große Akribie und ein reifes Urteil. Wenn ich einige Kleinigkeiten anmerke, in denen ich mit dem Verf. nicht ganz einverstanden bin, so soll das nur das Interesse bezeugen, mit dem ich seinen Ausführungen gefolgt bin. Die Beweisführung (S. 28), daß Konrad spätestens 1423 in den Orden eingetreten und 1409 geboren sei, scheint mir nicht ganz schlüssig zu sein. Ich möchte eher annehmen, daß er die in Straßburg 1425/27 abgeschriebenen Traktate als Lector artium und nicht als Student von 16-17 Jahren niedergeschrieben hat, und dementsprechend sein Geburtsjahr um 1400 ansetzen. P. M. nimmt (S. 32) an, daß Konrad in Paris studiert habe. Aus den beiden Dokumenten,

die er anführt, folgt das aber nicht, sondern eher das Gegenteil. Konrad wird als studens *loco Parisius* bezeichnet, d. h. er studiert zwar in Wien, genießt aber die Privilegien eines Pariser Studenten. Dieser Brauch scheint in der Zeit des Schismas aufgekommen zu sein, als die Anhänger Urbans VI nicht mehr, wie es das Ideal war, in dem zur Avignoner Obedienz gehörenden Paris studieren konnten. Wenn S. 32 gesagt wird: « Conrad Grütsch s'est rendu vraisemblablement à Vienne moins pour s'inscrire à l'université que pour suivre les cours du lecteur du couvent », so darf man nicht übersehen, daß das Wiener Franziskanerkloster (wie das Dominikanerkloster) der Universität inkorporiert war und daß die Vorlesungen des Hauptlektors als Universitätsvorlesungen galten. Die Ordensstudenten hörten dazu auch Vorlesungen anderer Universitätsprofessoren und wohnten an der Universität den Actus scholastici (Principia, Disputationes, Promotiones) bei. Das Studium in Heidelberg (S. 34/35) diene jedenfalls der Vorbereitung auf das Magisterium, zu dessen Erlangung eine weitere Reihe von Jahren Universitätsbesuch verlangt wurde. Die Promotion zum Magister in sacra pagina wird dann wohl durch den Ordensgeneral kraft päpstlicher Vollmacht erfolgt sein. Bei der Behandlung der in den Sermonen eingehaltenen Methode (S. 59/60) drängt sich die Frage auf, ob sie wirklich so, wie sie vorliegen, gehalten worden sind oder ob sie nur Material bieten sollten, das der Prediger frei gestalten mußte. Die S. 62/63 angeführten Texte dürften der Niederschlag wirklich gehaltener Predigten sein. Das « Alphabetum sermonum » Konrad Grütschs (S. 75) entspricht dem, was sonst im Mittelalter gern als « Distinctiones » bezeichnet wird, ist also eine Art Realenzyklopädie für Prediger oder ein Predigtlexikon. Und zuletzt: das Abhängigkeitsverhältnis der verschiedenen Werke unter einander müßte doch genauer festgestellt werden; P. M. weist zwar ein paar Mal, mehr im Vorübergehen (S. 91, 95 f.), darauf hin. Ob nicht die S. 52/53 angeführten Daten die Tage bezeichnen, an denen die Sermones ursprünglich gehalten worden sind?

Freiburg.

P. Gabriel M. Löhr O. P.

Erich Foerster : Das Erbe der Flüchtlingsgemeinden. Sammlung gemeinverständlicher Vorträge Nr. 186. Tübingen, Paul Siebeck. 1939. 32 S.

Die vorliegende Schrift ist ein Vortrag des Pfarrers der Deutschen reformierten Gemeinde in Frankfurt a. M. a. D. zur Gedenkfeier der deutschen evangelisch-reformierten Gemeinde in Hamburg. Ton und Inhalt der Schrift berühren aber deswegen doch sympathisch und vornehm. Man darf selbstverständlich von der Schrift nicht mehr erwarten als der Verf. geben will: einen knappen Überblick über die geschichtliche Entwicklung der Kirche, wie er sie sieht. Der Hauptakzent des Problems, das F. erörtert, liegt auf der Frage nach der kirchlichen Autorität. Daher wendet sich das Interesse auch weniger der Darstellung der Anfänge der Kirche zu, sondern dem zweiten Teil (13 ff.), der das Verhältnis der lutherischen und reformierten Kirche zum Staat untersucht. Der Begründung

der lutherischen Landeskirchen steht F. natürlich kritisch gegenüber. Hinsichtlich der Lösungsversuche Zwinglis und Calvins übernimmt er die Ergebnisse und Anschauungen, die W. Köhler in seinem Buch über das Zürcher Ehegericht und Genfer Konsistorium dargelegt hat. Daher meint er auch beispielsweise (p. 18): « Vom Individuum aus geurteilt war das Leben eines Zürcher Bürgers unter dem Krummstab zweifellos leichter und freier gewesen ». Andere Äußerungen stimmen mit diesem Gedanken überein. Ob Zwingli nicht doch an die Einführung des Kirchenbanns gedacht hat? F. scheint das nicht anzunehmen. S. 17 finden sich einzelne kleine irreführende Formulierungen. Im 3. Teil bietet der Verf. einen knappen Einblick in die Verfassung freier Gemeinden; er zeigt, wie hier eine Lösung der Spannung zwischen Autoritätsnotwendigkeit und Freiheit angestrebt wird. Die Schrift vermag auch Andersdenkenden manche nützliche Anregungen zu vermitteln.

Oskar Vasella.

1. Bauschrift zur Einweihung der neuen katholischen Kirche St. Peter und Paul in Aarau. 18. August 1940. [Aarau, Kath. Pfarramt 1940]. 142 S.

2. Pfarrkirche Uznach. Gedenkschrift zur Konsekration, Sonntag, den 22. September 1940. Uznach, K. Oberholzers Erben (1940). 80 SS.

Gelegenheitsschriften zur Einweihung neuer Kirchen sind für gewöhnlich keine sehr wissenschaftliche Literatur. Die beiden vorliegenden Broschüren machen insofern eine Ausnahme, weil in ihnen der historische Teil bedeutend besser ausgebaut wurde, als es sonst in ähnlichen Fällen üblich ist, und vor allem, weil die Bearbeitung desselben nicht auf gut Glück einem weltlichen oder geistlichen « Lokalhistoriker », sondern zünftigen Geschichtlern anvertraut wurde.

In der Aarauer Festschrift hat Dr. G. Boner einen Abriß der Geschichte der katholischen Kirche in Aarau bis 1876 geboten (8-40); daran schließt sich ein Verzeichnis der katholischen Pfarrer von Aarau vor 1528 und von 1803-1876 (40-43). Wenn der Arbeit auch kein wissenschaftlicher Apparat beigegeben ist, so spürt man doch, daß ihr ernste Forschung zu Grunde liegt. — Geschichtliches, wenn auch nicht kirchengeschichtliches Interesse darf auch der Beitrag beanspruchen, den Dr. P. Ammann-Feer über das ehemalige Feergut, auf welchem heute die Pfarrkirche gebaut wurde, und besonders über das Feerhaus, das heutige Pfarrhaus, beisteuerte (105-119).

Noch bedeutender ist der geschichtliche Gehalt der Uznacher Festschrift. Dort hat Dr. P. Laurenz Kilger O. S. B. eine sehr wertvolle Geschichte der Pfarrei Uznach bis zum Brande von 1762 beigegeben, die auf eingehendem Studium der gedruckten Quellen und weitgehender Benutzung ungedruckter Archivalien beruht (5-35); sie ist umso wertvoller, als uns die Belege in den Anmerkungen geboten werden. — Im gleichen Sinne hat Alois Blöchlinger die Geschichte der Pfarrei bis zur Gegenwart weitergeführt (54-63).

Daneben enthalten beide Festschriften alles Wünschenswerte über das Zustandekommen des neuen Kirchenbaues: die Aarauer Festschrift in

ziemlicher Ausführlichkeit, die Uznacher hingegen sehr knapp, aber doch hinreichend. Beide Festschriften sind ein Beweis dafür, wie sich mit gutem Willen aus einer solchen Gelegenheitspublikation etwas sehr Wertvolles gestalten läßt.

Dominikus Planzer O. P.

Otto Joseph-Albert, S. J. : Kirche im Wachsen. Vierhundert Jahre Jesuitenorden im Dienste der Weltmission, xv-203 S., Freiburg i. Br. 1940, Herder. RM 3,60.

C'est le sous-titre qui est le principal, c'est-à-dire qui indique le contenu réel de ce petit livre. Le P. Otto, qui a déjà fait paraître, en 1939, un gros volume : « Gründung der neuen Jesuitenmission durch General Pater Johann Philipp Roothaan », a voulu condenser dans cette plaquette l'activité missionnaire des Jésuites depuis la fondation de la Compagnie jusqu'à nos jours.

Convertir au Christ les terres nouvellement découvertes était l'un des buts principaux — l'auteur serait porté à dire même : le but primordial — poursuivi par saint Ignace. Dans les consultations qui eurent lieu en 1539 au sujet du projet des constitutions de la Compagnie, on exigeait de tous ses membres, comme condition essentielle, qu'ils fussent prêts à partir pour les Missions (p. 8), et ce fut de même la perspective de l'activité missionnaire de l'Ordre qui fut le point de départ de sa reconstitution sous Pie VII (p. 104).

L'auteur parcourt les divers continents et, dans des pages qui se lisent agréablement, bien que plusieurs soient chargées de noms et de chiffres, il expose les succès obtenus par les Jésuites et énumère, avec cartes à l'appui, les stations, universités, séminaires et collèges qu'ils possèdent actuellement en Afrique, dans le Proche-Orient, dans les Indes, en Extrême-Orient et dans les deux Amériques. On se rend compte, par les faits, du désastre qu'a été pour les Missions la suppression de la Compagnie, comme aussi, d'autre part, de tout le mérite qui revient au P. Roothaan, sous le Généralat duquel (1829-1853) furent rénovées et restaurées tant d'entreprises momentanément interrompues. Le P. Otto arrive, en terminant, à cette constatation : de 1928 à 1938, les Jésuites missionnaires ont augmenté de près de 1300, soit donc de plus qu'il y en avait, dans leurs différentes stations, au moment de la suppression. Pendant ces dix ans, le nombre des membres de l'Ordre consacrés à l'évangélisation des païens s'est développé proportionnellement beaucoup plus (52 %) que ne l'aurait fait supposer l'accroissement de la Compagnie prise dans son ensemble (22 %). A l'heure actuelle, le 15 % (au lieu du 11 % en 1928) des Jésuites existants travaillent dans les Missions. Si la guerre actuelle ne paralyse pas leurs entreprises, lors du 400^me anniversaire de la fondation (1940), ils seront plus de 4000 missionnaires.

L'auteur est fier de rappeler les instructions que saint Ignace donnait, en 1555, aux premiers Jésuites qui partaient pour l'Abyssinie : développer les écoles, même jusqu'à l'enseignement universitaire, travailler à la formation de prêtres et d'évêques indigènes, créer des œuvres de charité et

d'assistance médicale, instruire et aider la population au point de vue économique et ménager autant que possible les coutumes du pays (p. 14). Il signale, d'autre part, le règlement envoyé, un siècle plus tard, en 1659, par les supérieurs de la Compagnie aux religieux qui se trouvaient au milieu des populations païennes : « Vous ne devez aucunement les contraindre à modifier leurs usages, aussi longtemps que ceux-ci ne sont pas nettement (*apertissime*) en contradiction avec la foi et les mœurs ; votre but n'est pas de leur apporter nos conceptions, mais la doctrine du Sauveur, qui ne rejette les coutumes d'aucune peuplade, mais désire au contraire les conserver. » C'est, dans une large mesure, pour avoir abandonné la méthode d'évangélisation des Jésuites, écrit le prince de Löwenstein dans la préface, que, durant près d'un siècle, l'entreprise des Missions a périclité.

Presque inévitablement dans un livre tel que celui-ci, certaines pages sentent le plaidoyer *pro domo* ; reconnaissons du moins qu'il est fait très discrètement. On y trouve aussi — c'est à l'heure actuelle toujours plus ou moins le cas dans les Etats nationalistes — quelques phrases pour magnifier la race et célébrer indirectement le régime. L'auteur parle, dans son introduction, « de ces Jésuites allemands qui, au cours des XVII^{me} et XVIII^{me} siècles, en même temps qu'ils apportaient la croix du Christ dans de lointains pays et aidaient à y implanter son Eglise, ont été les premiers aussi, au-delà des mers, à mettre en œuvre la science et le savoir-faire allemands en vue de la culture universelle des temps modernes, gagnant ainsi à l'Allemagne de nouveaux amis et de nouveaux admirateurs. Aujourd'hui encore, l'activité missionnaire des Jésuites, en même temps qu'elle est une héroïque participation à l'établissement du règne de Dieu parmi les païens, contribue aussi, de la manière la plus noble, à faire apprécier par l'univers les méthodes et l'activité allemandes ». Ce n'est pas tout à fait ce qu'auraient écrit les Pères Valignano, Ricci et Nobili, dont nous venons de rappeler les vues si dégagées de toute préoccupation nationaliste.

Il est parlé aussi dans ce livre, surtout vers la fin, de Jésuites suisses : le P. Fidèle Joset, qui vécut parmi les Indiens d'Amérique ; le P. Franz Schubiger, à la mission de Mahar ; le P. Théodore Amstad, qui fit à cheval, aux Etats-Unis, l'équivalent de quatre fois et demie le tour du globe ; le P. Joseph Willy, le *scholar* le plus important qu'ait possédé la mission de Bombay et qui fonda, à Mangalore, de 1879 à 1885, le collège universitaire des Jésuites italiens. Il est bien spécifié, dans le texte, qu'il s'agit, dans chacun de ces cas, de « Deutsch-Schweizer », mais le chapitre est intitulé : « Auch die Deutschen fehlen nicht. »

Encore une fois, nous n'attachons pas plus d'importance que l'auteur lui-même à ces quelques coups d'encensoir ainsi qu'à ces apparences d'accaparement, qui n'enlèvent rien à la valeur de son livre. Le P. Otto souligne que, faute de certains travaux préparatoires, qui manquent encore, on ne peut, à l'heure actuelle, songer à écrire l'histoire complète et définitive de l'activité missionnaire des Jésuites. Il a voulu simplement en tracer une esquisse, à l'occasion du quatrième centenaire de la Compagnie et il l'a dédiée aux amis des Missions, tout spécialement à la jeunesse et au peuple chrétien. Il a pleinement réussi.

L. Wæber.